

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Au palais des images les spectres sont rois

PAUL NOUGÉ

La Conférence de Charleroi



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2020

Il subsiste de cette entreprise un sombre rideau rouge sur une architecture gris de fer pénétrée par une splendeur latérale, une gloire oblique chargée de poussière étincelante ;

une profusion d'images peintes qui envahissait les piliers, – les plus touchantes, les plus efficaces, les plus “belles” qui se pussent souhaiter à cette heure ;

enfin, la sonorité grave et pathétique d'un sentiment de l'existence humaine que nous étions alors quelques-uns à partager.

Cela se passait le 20 janvier 1929, à la Bourse de Charleroi.

Il reste aussi le texte que l'on va lire. Ses propositions, ses esquisses d'une doctrine ou d'une méthode, l'on voit assez clairement les modifications, les précisions que l'on y pourrait apporter.

Tel qu'il est, peut-être est-ce vrai qu'il n'a pas seulement une valeur historique ?

MM.,

La tradition réclame de moi un commentaire mêlé de louanges des œuvres musicales que vous allez entendre.

Je crois bien faire en dérogeant à cette tradition.

Je sais qu'en agissant ainsi je me prive de certains avantages.

L'expérience a prouvé que l'on accueille favorablement, d'habitude, l'admiration qui s'exprime sur un mode lyrique et, avec non moins de plaisir, toute explosion de mépris ou de haine.

J'ai renoncé délibérément à vous vanter les choses que j'aime, comme à dénigrer celles qui me déplaisent.

Je n'ai, d'ailleurs, nulle confiance à faire à propos d'Hindemith, de Schoenberg ou de Strawinsky.

Mais la musique soulève de graves problèmes.

Il convient donc, à mon sens, d'examiner ces problèmes avec gravité, et, pour éviter qu'ils ne nous échappent, avec une certaine froideur.

Le souci d'amuser ou de plaire serait ici déplacé...

Je ne craindrai pas d'insister longuement sur certaines choses qui semblent aller de soi.

Les choses capitales, au premier abord, semblent toujours aller de soi.

Je me verrai forcé aussi de réclamer de vous un effort d'attention véritable.

Mieux encore, une sorte de collaboration.

J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur, et quoi qu'il arrive, que vous me pardonneriez d'avoir jugé que le sujet en valait la peine.

I

MM.,

Il est devenu à peu près impossible, à notre époque, de découvrir quelqu'un qui ne mette une sorte de point d'honneur à proclamer son goût pour la musique.

Si bien qu'il suffit de dire, pour faire scandale, que l'on tient cette musique en piètre estime.

L'expérience a été faite, d'ailleurs, et l'on peut être sûr qu'auprès de certains, elle a parfaitement réussi.

L'indignation a été grande.

"Pas de musique" écrivait un illustre peintre, qui, par la suite, a mal tourné.

Ce mot de Chirico, dans un sens pour le moins inattendu et qui, sans doute, surprit fort son auteur, a connu, à la faveur du scandale, une fortune singulière...

Ce goût de nos contemporains pour la musique, l'on pourrait aller plus loin et remarquer que parmi ceux qui s'en réclament, il serait fort difficile de rencontrer quelqu'un qui renonce à le justifier. Et cela ne nous étonnera guère. Où qu'on le surprenne, dans quelque attitude que ce soit, notre esprit est

ainsi fait qu'il croirait renoncer à lui-même s'il ne pouvait, à tout instant, formuler ses raisons. Pour y parvenir, toute voie lui est bonne et toute ruse ; jusqu'à tenir pour raison suffisante le fait de n'en vouloir reconnaître aucune.

Il est rare cependant, si ce n'est pour garder le dernier mot dans une discussion difficile, que l'on en vienne à dire : "J'ai fait cela sans raison. Cela est. Il suffit." À propos de musique, l'on n'imagine guère d'amateur qui en soit réduit à cet expédient. Et qu'on l'interroge, sans hésiter, il lui arrivera de répondre que s'il se prête à entendre de la musique, c'est avec l'espoir – espoir presque toujours exaucé – d'en obtenir un délassément.

Cet amateur est un homme fatigué, ni plus ni moins que vous et moi. Une tâche quelconque pèse sur sa vie, cette vie et cette tâche auxquelles il doit bien consentir. Il tente, par les moyens qui lui semblent les plus sûrs, de se laver de sa lassitude. Il s'adresse à la musique comme d'autres aux cartes, aux mots-croisés, aux faits-divers, ou à quelque semblable divertissement plus ou moins honnête. Et qu'il réussisse à se détendre un peu, n'est pas fait pour étonner, puisqu'aux dires de la sagesse courante l'on se repose parfaitement d'un travail en s'appliquant à une autre besogne...

Mais quelqu'un nous avoue que s'il va au concert, s'il s'attache à écouter de la musique, c'est avec l'espoir d'*oublier*.

Un tel aveu déplace curieusement le problème et le pose, en somme, sur un autre terrain.

Nous avons affaire à un homme malheureux, – ni plus ni moins que nous-mêmes, si nous nous laissons aller à composer je ne sais quelle image de bonheur, à quoi nous tâchons de ramener ensuite notre existence dérisoire. Amours comblées ou blessées, ruine ou succès de tant d'entreprises, tous les pièges de la tête et du cœur. L'on n'oublie rien cependant, et c'est un bonheur réel. Il n'est rien qui ne nous soit nourriture ou poison. Ce qui semble pour un instant et parfois pour toujours se retrancher de nos souvenirs, une zone secrète de nous-mêmes s'en est imprégnée. Et c'est ainsi que quelques grands visages qui hantent pour jamais notre mémoire, sont comme le témoignage d'une existence dont rien ne s'est égaré en route... Je ne prononcerai pas certains noms dont on n'a fait que trop mauvais usage.

Qu'il nous suffise de constater que l'on est en droit de détourner de son espoir celui qui réclame à quelque musique l'oubli de ce qu'il est, de ce qu'il a été. Solution purement abstraite, illusion sans vertu. Comment douter

qu'il faille, contre sa peine ou sa disgrâce, user d'autres stratagèmes?...

... Mais voici tel autre amateur qui nous donne cette simple réponse: "Si j'écoute de la musique, c'est pour le plaisir qu'elle me donne". Toutefois, le pressons-nous de questions, les mille nuances du plaisir ont vite fait de nous confondre. Sans doute, vaut-il mieux ne pas insister et ne pas demander à cet homme s'il se croit en mesure de distinguer le plaisir qui lui vient de la musique de celui que tel autre attend du voyage par exemple, ou des quelques sources d'agrément qui existent dans le monde, pour chacun d'entre nous.

MM., ce goût si vif pour la musique dont nos amateurs se vantent et qu'ils se piquent d'éclairer ou de justifier, il faut bien convenir que les raisons qu'ils en donnent montrent vite leur insuffisance.

Rien ne mène à l'oubli, au sens où ils l'entendent; et pas même, peut-être, la déchéance de l'être et la mort.

La notion de "délassement" ne résiste pas au plus discret examen.

Et le plaisir, sans doute l'on en pourrait tenir compte, à condition que ce plaisir, l'on convienne qu'il ne va peut-être pas sans sérieuses conséquences.

Cependant, ne nous hâtons pas de sourire de la légèreté ou de la négligence dont semblent témoigner les propos des amateurs.

En somme, on n'a jamais manqué une occasion de nous présenter la musique sous des traits bénins, gracieux et parfaitement inoffensifs. Comment ne pas finir par la reconnaître?

Mais il faut vraiment cette opinion, et qu'elle soit particulièrement enracinée, pour nous empêcher d'entendre des avertissements qui cependant nous viennent de toutes parts.

Qu'on y prête un instant d'attention et il semble soudain que le monde entier s'y mette et se prenne en chœur à dénoncer la musique: les journalistes, les savants, les philosophes, les poètes, les magiciens, l'histoire, la fable – et nous-mêmes.

Les journaux nous apportent parfois de singulières nouvelles. Il y a quelques semaines, un jeune Américain, à l'issue d'une représentation de Tannhäuser, rentre chez lui et se tue. Non sans avoir au préalable écrit une lettre où il explique que là où Tannhäuser a fléchi, il a su, lui, faire montre de plus de grandeur et de courage.

Ily a quelques mois, dans un théâtre de Vienne, un homme était frappé de mort pendant l'exécution d'un opéra. Le journal affirmait qu'il ne s'agissait pas d'une simple coïncidence...

Sans s'attacher pour l'instant à préciser le sens particulier de ces événements, l'on ne peut s'empêcher de penser que la musique se compromet parfois dans de singulières aventures...

Prêtons maintenant l'oreille aux historiens. Ils nous racontent que Timothée excitait la fureur d'Alexandre en jouant de la lyre sur le mode phrygien, fureur qu'il calmait en adoptant le mode lydien.

Quelque autre musique jetait Éric, roi de Danemark, dans un tel paroxysme d'énervement qu'il tuait aussitôt ses meilleurs serviteurs.

Ils nous disent aussi que, sous Henri III, aux noces du duc de Joyeuse, le musicien Claudin, jouant dans le mode phrygien, anima si bien l'un des convives, que ce gentilhomme s'oublia jusqu'à mettre la dague au poing en présence du roi; mais que Claudin se hâta heureusement de le calmer en prenant le mode hypo-phrygien...

Les chroniqueurs sont gens précieux et l'on ne saurait trop les louer de l'application qu'ils mettent à nous rapporter des événements dont le sens parfois leur échappe.

De même, si nous nous tournons vers les savants, ceux-ci, comme il fallait s'y attendre, nous présentent aussitôt toute une collection d'objets curieux. Nous n'avons plus que l'embarras du choix entre les rongeurs et les araignées mélomanes, les chats et les chiens qu'à l'instar d'Éric et d'Alexandre, certaine musique met en fureur, et cette femme qui fondait en larmes lorsqu'elle entendait un certain ton dont le reste des auditeurs n'était point affecté, – et cette autre qui ne pouvait écouter quelque musique que ce soit sans être saisie d'un rire involontaire et convulsif...

Les médecins nous soumettent des propositions plus dignes encore de nous retenir. Ainsi, l'on connaît la tarentule, cette araignée venimeuse dont la piqûre, si l'on n'intervenait à temps ne manquerait pas, dit-on, de faire mourir. Or, voici la manière dont les médecins ont jugé bon d'intervenir en l'occurrence.

“Dès que le malade a perdu connaissance, dit un rapport à l'Académie des Sciences, on fait venir un musicien qui essaye différents airs sur son instrument et lorsqu'il a rencontré celui qui convient au malade, on voit aussitôt celui-ci faire un petit mouvement; ses doigts commencent à se remuer en cadence, ensuite ses bras, puis ses jambes et tout le corps

successivement. Enfin, il se lève sur ses pieds et se met à danser, devenant toujours plus fort et plus actif. Quelques-uns continuent à danser pendant six heures sans relâche. On met ensuite le malade au lit et quand on juge qu'il est suffisamment reposé de sa danse, on le fait lever en jouant le même air, pour danser de nouveau. On continue cet exercice pendant plusieurs jours.

Alors le malade se trouve excessivement fatigué, commence à revenir à lui-même, et se réveille comme d'un profond sommeil, sans aucun souvenir de ce qui lui est arrivé dans son paroxysme, et pas même d'avoir dansé."

"Il n'est pas étonnant, ajoute judicieusement le rapporteur, qu'on ait joint quelques fables à des faits si extraordinaires : comme par exemple, que la maladie ne dure que tant que la tarentule vit ; et que la tarentule danse elle-même pendant tout ce temps-là le même air que la personne mordue."

Il faut dire encore, MM., que les médecins n'ont pas borné l'usage de la musique au traitement des seules morsures de tarentule. Médecins ou magiciens, ils s'en sont servi, entre autres, pour arrêter le sang des blessures, pour soulager les douleurs de la sciatique, pour combattre la peste. L'un d'eux

poussait le raffinement de la méthode jusqu'à recommander, pour la construction des flûtes et autres instruments destinés à la musique *iatrique*, l'usage de bois médicinaux. De telle façon, que le bois dont on faisait l'instrument était celui-là même dont on administrait au malade quelque extrait ou infusion... Nul poète n'a poussé plus loin le grave souci des correspondances.

Et l'on pourrait ici s'extasier à bon droit sur les vertus thérapeutiques de la musique ou sur sa docilité aux mains des guérisseurs. Mais l'on peut aussi en venir à penser, qu'à l'image des remèdes les plus efficaces, elle doit être ce que l'on nomme une arme à double tranchant. Témoins, les singuliers malheurs de ce magicien hindou, condamné par un empereur cruel à éprouver sur lui-même les terribles vertus du chant de la flamme, et que ne sauva nullement la ruse qu'il avait imaginée de ne chanter qu'immergé jusqu'au cou dans l'eau d'un fleuve. Dès que la voix s'éleva, l'eau se prit à bouillir, puis la flamme monta qui, aux dernières notes, achevait de dévorer le chanteur.

MM., il conviendrait maintenant de nous retourner vers nous-mêmes et d'écouter ce moi si intime et si particulier, qui échappe